

LE JOURNAL
DES ÉTUDIANTS
DE L'UNIVERSITÉ
DE GENÈVE

COURANTS



BHARATANATYAM

INDIAN WINTER: BHARATANATYAM CONNECTION L'Inde fascine, et pas seulement les amateurs de Goa ou les « fashionistas » trimbalant un sac recouvert d'hindi. Loin de passer pour un effet de mode, comme pourraient le laisser croire les panoramas rétrospectifs de l'été 2002 (« Bollywood-Le cinéma indien et la Suisse » au Museum für Gestaltung de Zürich, et l'« Indian Summer » du festival de Locarno), ce sentiment se justifie par l'importance du sous-continent sur le plan artistique. Incontournable depuis des décennies, ce pays a su exporter ses créations et influencer la scène culturelle mondiale. Les autochtones y sont pour beaucoup, tout comme les enfants de la diaspora. A ce titre, il suffit de parcourir les rayons des librairies - où le Nobel Rabindranath Tagore côtoie les enfants terribles Arundathi Roy et Salman Rushdie - comme les bacs des disquaires, pourvus des compositions de Nitin Sawhney et Talvin Singh.

S'il est une discipline où l'Inde se distingue, mais qui reste malgré tout peu connue du grand public, c'est la danse. Or, ce pays fut le berceau du *Bharatanatyam*, « né il y a plus de trois mille ans [...], considéré comme la plus ancienne forme de danse classique du monde »¹. Heureuse coïncidence, la cité de Calvin célèbre à deux reprises les artistes qui lui dévouent leur existence. En effet, le Musée d'ethnographie prolonge jusqu'au 23 février la première exposition européenne consacrée au *Bharatanatyam*, *la Danse des Dieux*. Y flâner revient à s'envoler pour ces contrées lointaines à peu de frais. Sa commissaire, Manjula Lusti-Narasimhan, emmène le visiteur dans un parcours ludique. D'une salle à l'autre, on passe de l'Inde contemporaine, ses villes grouillantes de vie au recueillement intemporel des temples, propice à l'exercice de la danse. La transition est habilement marquée par la bande sonore et la décoration utilisées: brouhaha ambient, produits de consommation courante, clichés pris dans les rues bondées d'une part, silence entrecoupé par les syllabes rythmant un spectacle diffusé en boucle et objets de rituel d'autre part. Et partout, des couleurs vives: ce fil rouge, repris sur les parois de la salle et l'affiche, rappelle les tenues d'apparat portées lors des représentations.

Evoquant les parallèles entre l'architecture des temples et la chorégraphie, l'exposition permet également au néophyte de maîtriser la grammaire savante de cette danse complexe. Il est donné d'admirer le détail des *hastâ-mudrâ*: effectués par la main, ces gestes minutieusement codifiés permettent à la *devadâsî* (la danseuse rattachée au temple) de conter mythes, poèmes et légendes lors des danses narratives (ou *padams*). Compris dans le travail du corps, ils sont complétés par le chant, le maquillage et un subtil travail du visage pour présenter toutes les facettes de l'*abhinaya*. Ce dernier permet à la danseuse d'atteindre son but primordial: « véhiculer un sentiment principal et toutes les émotions qui en découlent. Dans le *Bharatanatyam*, il en existe une large palette: l'amour, le dégoût, la colère, la compassion, l'héroïsme, l'étonnement, la peur. La paix de l'âme occupe une place particulière: elle est souvent considérée comme totalisant la gamme des sentiments. A l'instar du blanc

par rapport aux autres couleurs.»² Cette étape ultime de l'*abhinaya* marque une des spécificités de cet art: « Elle exprime l'essence du *rasa* (plaisir esthétique suscité par le spectacle) et dépend non seulement de l'entraînement, mais aussi du génie. Chaque danseur ou acteur doit vivre le rôle et s'identifier à celui-ci: c'est la condition sine qua non pour pouvoir provoquer le *rasa* [...] chez le public.»³

Prolonger la découverte de cette discipline inchangée depuis des millénaires? Rien de plus facile! Il suffit de se rendre à la Maison de Quartier de la Jonction entre le 11 et le 15 février. Dans ces locaux aura lieu la première d'un festival ambitieux dont l'idée revient à Chandikusum et son association *Kinkini* (du nom des clochettes ceignant les chevilles des danseuses). La jeune femme, qui enseigne à Genève, proposera deux représentations de danses indiennes par soirée. Au final, plusieurs styles (dont le *Bharatanatyam*) seront présentés au public, qui aura également la possibilité de s'y essayer lors de stages. Clou du festival, une conférence réunissant les artistes: ils auront l'opportunité d'exprimer les raisons qui les ont amenés à vivre leur passion. Ce dernier point tient particulièrement à cœur à Chandikusum: « Je compte inviter des Européens, dont la culture n'a rien à voir initialement avec l'Inde. Comme moi, ils ont rencontré des difficultés pour être intégrés dans le monde très fermé de la danse de ce pays. Même en adoptant une attitude humble, il faut se battre pour faire admettre que notre amour pour cet art est véritable et que nous respectons sincèrement la culture indienne. »

Comment pourrait-on en douter après avoir passé quelques instants en sa compagnie? C'est bien avec un enthousiasme contagieux et une patience infinie qu'elle nous guide à travers les méandres du *Bharatanatyam*. Ayant suivi quelques stages à Genève, Chandikusum décida de se perfectionner à Paris chez Smt Amala Devi. Très connue dans le sérail, cette Européenne fut la disciple et la partenaire de Ram Gopal dans les années cinquante. Cette généalogie prend tout son sens dans l'enseignement d'un *Bharatanatyam* digne de ce nom: « La danse se transmet de guru à élève, et ce, à travers les siècles. C'est un



véritable rapport de filiation: on peut ainsi remonter jusqu'aux origines de la danse. Ram Gopal descendait de Sri Guru Meenakshi Sundaram Pillai, maître de l'École de Pendanallur, connue pour la rigueur et la pureté de son style. Par conséquent, j'en suis une adepte directe», conclue-t-elle.

Mais le rapport guru-disciple ne se borne pas qu'à une question d'«arbre généalogique»: «Cette philosophie est particulièrement forte lorsque je vais étudier en Inde chez Smt Jayalakshmi Alva. Il est question de *gurukula*, c'est-à-dire «habiter chez le maître»: en plus de l'enseignement habituel, on partage la vie quotidienne du guru, y compris les courses et le ménage. On apprend beaucoup de cette expérience, on y gagne en humilité et authenticité, explique la Genevoise. Ici, il y a transmission de l'essence de l'art, cela ne se borne pas aux cours dans des «académies» institutionnalisées, luxueuses et «européanisées».

Outre le festival, la jeune femme voit se profiler à l'horizon un événement majeur pour toute adepte du *Bharatanatyam* rêvant d'une carrière professionnelle: l'*Arangetram*. Couronnant des années de formation, cette représentation a lieu traditionnellement dans un temple et intronise la nouvelle danseuse, ainsi reconnue par ses pairs. Le spectacle repose sur une structure rigide, dont certains moments sont considérés comme clés. Par exemple, le *tilana*: «C'est l'apogée de la performance aux sens propre et figuré. Techniquement très difficile, cette séquence de danse pure tient vraiment de la virtuosité rythmique et se conçoit comme un feu d'artifice», commente l'intéressée.

Aujourd'hui, comme autrefois, le *Bharatanatyam* reflète une des facettes spirituelles de l'Inde et dépasse la simple quête esthétique. Envoûté, le public adhère ainsi à cet extrait de l'*Abhinaya Darpanam*, texte fondateur maintes fois cité par Chandikusum: «Là où va la main, l'œil la suit; là où va l'œil, va l'esprit; là où va l'esprit se trouve le cœur; là où se trouve le cœur est la réalité de l'être.»

